



Krystyna Boglar

Clémentine n'aime que le rouge

Illustré par Bohdan Butenko
Traduit du polonais par Lydia Waleryszak

MARC

NINI

TOLO

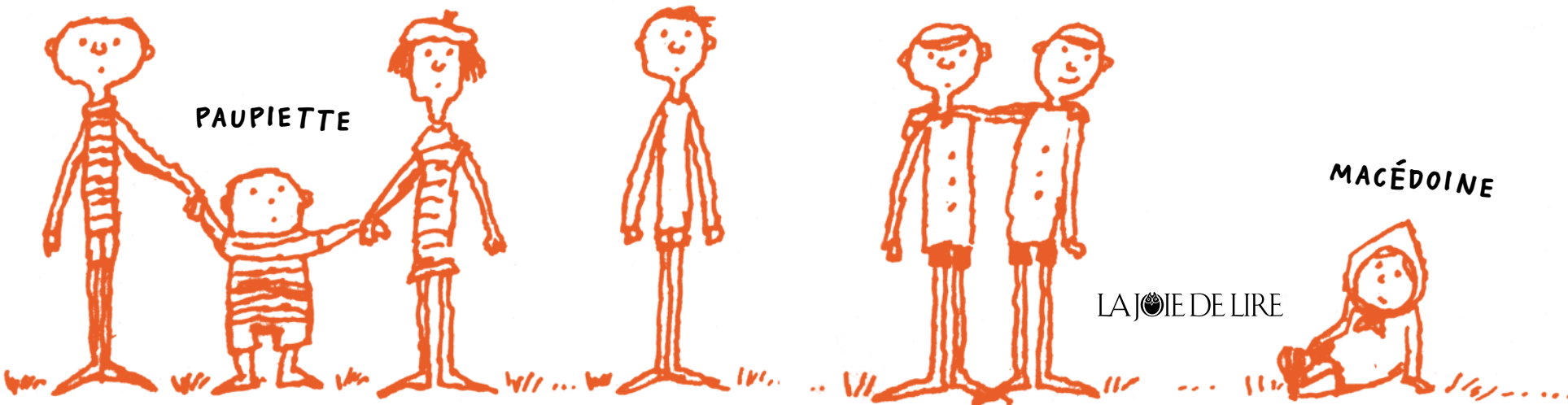
TIM

TOM

PAUPIETTE

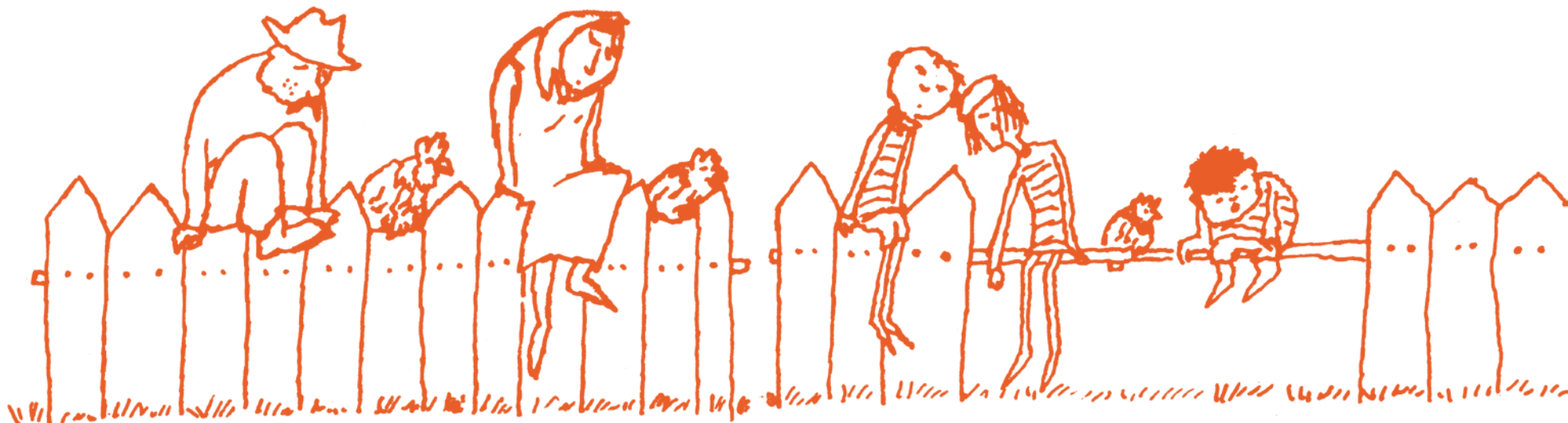
MACÉDOINE

LA JOIE DE LIRE



Chapitre I
OÙ NOUS DÉCOUVRONS MACÉDOINE
ET PERDONS NOTRE CALME

C'était le samedi vingt-six août. Pourquoi cette date est-elle si importante ? Nous le découvrirons bien plus tard. Pour l'instant, disons simplement que ce samedi était particulièrement long et ennuyeux. Malgré tout, la perspective d'aller tôt au lit ne réjouissait personne. Mais que faire d'autre, dans une maisonnette située à l'orée d'un bois, une fois le soleil couché ? Les adultes, eux, trouvent toujours des solutions, mais que dire des enfants ou des poules ? Si les poules sont citées ici en exemple, c'est qu'à la campagne, comme chacun le sait, « on se couche avec les poules ». Or, cette histoire se passe à la campagne. Lésanges, voilà quel était le nom bien ordinaire du hameau, que tout le monde surnommait le Village des Vacances : Maman, Papa



À LA CAMPAGNE, « ON SE COUCHE AVEC LES POULES »

et même madame Chantilly, chez qui ils logeaient. Bien sûr, cette brave femme s'appelait autrement. Ce surnom, c'était l'une des formidables trouvailles de Nini. Parce que madame Chantilly fournissait à tous les vacanciers des environs une délicieuse crème bien épaisse, indispensable pour déguster comme il se devait les glaces ou les fraises.

Et bien que ce samedi fût une journée sans glaces ni fraises, il resta gravé dans les mémoires de Marc, de Nini et de Paupiette. Paupiette (non sans

difficultés) s'était assis sur une perche de la clôture qui séparait le poulailler du parterre de tournesols et, balançant paresseusement ses pieds, il prélevait de petites graines directement dans le disque de la haute fleur qui poussait à côté de lui. Madame Chantilly était très en colère contre lui car la plupart des tournesols était picorés aux meilleurs endroits et leurs têtes clairsemées brillaient tristement au soleil. Mais Paupiette était si gourmand que même les menaces de Papa restaient sans effet.

Paupiette était donc assis sur une perche qui grinçait dangereusement et il se demandait ce qu'il allait bien pouvoir faire le lendemain. Quand on est en vacances, le dimanche ne se distingue en rien des autres jours.

— Tu crois que demain, on aura de nouveau de la poule au pot ? demanda-t-il en recrachant l'enveloppe d'une graine de tournesol.

— C'est sûr ! répondit Marc en grattant rageusement ses mollets dévorés par les moustiques.

Marc détestait la poule au pot, mais dans ce village niché dans la forêt, distant d'une trentaine de kilomètres de la ville la plus proche, il ne fallait pas s'attendre à autre chose. Il bâilla largement et porta son regard par-delà les ramures des pins rougeoyant au soleil couchant.

— On fait la course jusqu'au Roi des Crapauds ?

— On peut y aller, mais en marchant, rétorqua Paupiette qui descendit difficilement de la perche

où il était assis. Je n'ai pas trop envie de courir, si tu veux savoir !

Il faut préciser que Paupiette s'appelait en réalité Damien, mais tout le monde semblait l'avoir oublié, même Maman qui pourtant adorait son prénom. Rien d'étonnant à ce que le surnom ait si facilement collé à la peau du petit garçon. Aussi loin que remontent nos souvenirs, Paupiette a toujours été rondouillet et il détestait courir. Marc poussa un long soupir et hocha la tête.

— On appelle Nini ?

Question superflue. Le Roi des Crapauds, ils allaient toujours le voir à trois.

Nini finissait justement d'arroser les parterres de fleurs, un rituel qu'elle exécutait chaque soir. Elle déposa son arrosoir à côté du récolteur d'eau de pluie.

— Allons-y ! déclara Marc, avant de humer l'air à pleins poumons.

Une délicieuse odeur de tarte aux prunes s'échappait par la fenêtre ouverte de la cuisine.

— Arrête de renifler, dit Nini en se frottant les mains. Ça ne sert à rien. Chantilly ne nous en donnera pas une miette !

— C'est pas juste ! Pourquoi on n'a le droit de manger des gâteaux que le dimanche ? s'indigna Paupiette.

Nini et Marc étaient bien d'accord avec lui. Pourquoi cuisait-on des délices, comme le sont incontestablement les tartes aux prunes ou les tartes aux fraises, uniquement le samedi et qu'en plus, il fallait attendre le lendemain pour les déguster ?

Les enfants respirèrent une dernière fois l'odeur alléchante de la tarte avant de se diriger en file indienne vers le petit étang enceint de toutes parts par le mur vert sombre de la forêt.

Cet étang – autrement dit le royaume du Roi des Crapauds – ils l'avaient découvert par hasard au tout

début de leur séjour dans le Village des Vacances. Les trois enfants s'amusaient aux Indiens et, les cheveux ébouriffés piqués d'indispensables plumes, ils s'étaient dispersés dans la forêt pour retrouver Tim, alias Flèche Verte, tapi quelque part dans les fourrés. Le grand cri et le plouf qui, soudain, s'étaient fait entendre à gauche d'un grand chêne étaient même parvenus à tirer Paupiette de son wigwam, alors qu'il gardait le camp ce jour-là. Tom, Grand Cafard, chef indien et guerrier remarquable, était tombé jusqu'au cou dans un étang recouvert de mousse. Ses amis l'avaient aidé à sortir de l'eau et, tandis qu'il quittait ses vêtements trempés, un énorme crapaud avait sauté hors de la poche avant de sa chemisette.

C'était le fameux Roi des Crapauds, bien sûr ! Le Maître de l'étang insondable, dont l'empire, bien que petit en surface, pullulait de citoyens palmés. Le Roi avait même son propre chœur de grenouilles

qui, chaque soir, donnait de formidables concerts.

Tandis que notre trio marchait à la queue leu leu, Marc, qui se trouvait en tête, s'arrêta brusquement. Paupiette lui rentra dedans violemment et faillit le faire tomber.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nini qui fermait la marche.

— Chut... souffla Marc, en tendant l'oreille.

— J'ai... j'ai peur, bégaya Paupiette à tout hasard. Paupiette était convaincu que s'il avait peur tout de suite, son problème serait réglé d'emblée, rien ne pourrait lui arriver de pire.

— Vous entendez ? Quelqu'un pleure. (Marc pointait du doigt des buissons aux fleurs violettes.) Là-bas !

Tous trois percevaient désormais des reniflements discrets.

— C'est peut-être un fantôme ? dit Paupiette en reculant d'un pas.

— Les fantômes ne reniflent pas. Ils font tinter leurs chaînes, rétorqua Nini avec conviction.

— Mais s'il n'en avait pas ? bredouilla Paupiette.

— Allons-y, ordonna Marc et il avança en direction des buissons.

— Je... Je vais peut-être surveiller nos arrières... bafouilla Paupiette qui n'avait qu'une seule envie, prendre ses jambes à son cou pour rentrer chez lui, mais Nini l'en empêchait. Elle se trouvait juste derrière lui et le sentier était étroit.

— Avance, trouillard ! dit-elle à son frère en le poussant vers les buissons épineux.

Contraint et forcé, Paupiette avança en repoussant prudemment des branchages. Il s'efforçait tant bien que mal de maîtriser la peur grandissante qui lui ramollissait les jambes et lui donnait une moue peu fière.

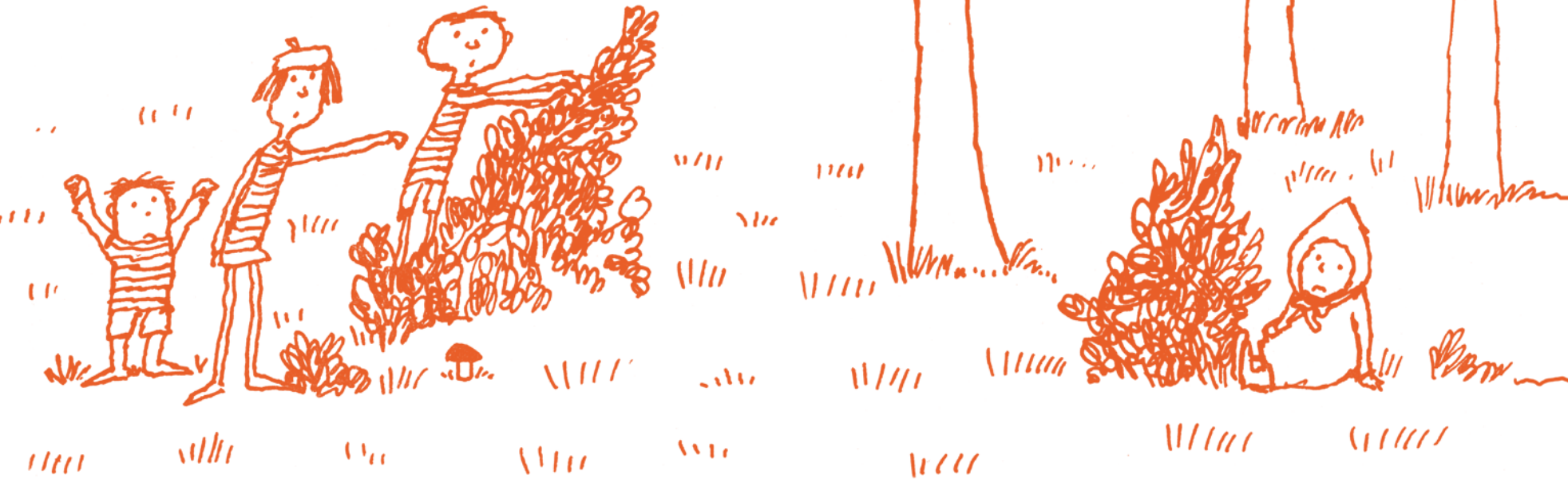
«Je ne vais pas craquer ! Ça non !» se répétait-il à lui-même en trébuchant contre les racines des arbres.

Entre-temps Marc avait atteint le buisson aux fleurs violettes et il en écartait délicatement les branches. Ce qu'il découvrit alors le stupéfia au point qu'il ne réagit même pas aux chuchotements de Nini qui lui avait agrippé le bras et voulait connaître au plus vite l'origine des pleurs.

— Alors ? Tu as vu quelque chose ? demanda-t-elle, impatientée par le silence de son frère aîné.

— Alors ? répéta Paupiette comme en écho.

— C'est un enfant, répondit Marc, hésitant. Une petite fille.



— Fais-moi voir ! ordonna Nini qui, abaissant les branches, regarda par-dessus l'épaule de Marc.

Au pied du buisson, sur un monticule de mousse verte, était assise une petite fille en pleurs. Elle était vêtue d'une robe rouge scintillante et portait un foulard rouge sur la tête. Elle pressait son petit poing sale contre sa bouche, qui par moments laissait échapper de bruyants sanglots, et elle regardait de ses grands yeux écarquillés par l'effroi les trois inconnus qui se tenaient devant elle.

— Pauvre petite fille, souffla Nini. Que fait-elle ici toute seule ?

— Visiblement, elle s'est perdue, répondit Marc, ému lui aussi par les pleurs de la jeune inconnue.

La fillette retira son poing de la bouche et tendit l'oreille pour écouter la conversation.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Marc, qui se dit que c'était là un bon début pour en apprendre un peu plus sur la fillette.

— Macédoine, répondit-elle de sa toute petite voix.

— Macédoine ? s'étonna Nini. Tu dois avoir un nom de famille ? Tu te rappelles ton nom ?

— Macédoine ! répéta résolument la fillette.

Paupiette la regarda du coin de l'œil.

— Si elle dit s'appeler Macédoine, ce doit être vrai, déclara-t-il avec conviction en se frayant un passage, avant d'ajouter : Je m'appelle bien Paupiette, moi, et ça ne surprend personne !

— Que fais-tu ici ? Remis de ses émotions, Marc avait décidé de prendre toute cette affaire entre ses mains, selon lui, expérimentées. D'où viens-tu ?

— De là-bas, répondit la fillette en désignant une rangée de quatre grands chênes.

— De là-bas ? (Paupiette, qui mâchouillait goulûment une feuille d'oxalis, n'en revenait pas.) Pourtant ce coin de la forêt est impénétrable !

— C'est par-là qu'est allée Clémentine, précisa-

t-elle, en faisant la moue. Ses yeux gris s'embruèrent aussitôt et de grosses larmes roulèrent sur ses joues arrondies.

— Qui est Clémentine ? demanda Paupiette.

— C'est ta sœur ? (Nini, compatissante, s'était agenouillée près de la fillette et caressait maladroitement les petites boucles de cheveux qui dépassaient de son foulard rouge.)

— C'est m... La petite fondit en larmes.

— Oui ! Ce doit sûrement être sa sœur, conclut Marc en se frottant le bout du nez.

Marc se frottait toujours le bout du nez, quand il était embarrassé ou qu'un problème le dépassait. Entre-temps, le problème auquel il avait actuellement affaire s'était un peu calmé. La fillette, très émue par le souvenir de Clémentine, ne reniflait plus que discrètement.

— Et cette sœur t'a abandonnée dans la forêt ? s'étonna Paupiette.

Le garçon était très attristé par le sort de Macédoine car, comme le disait souvent Maman, il avait le cœur tendre et il se préoccupait toujours du malheur des autres. D'un autre côté, il était heureux, un tout petit peu, que son frère et sa sœur n'aient jamais eu l'idée de le laisser seul dans ce bois sombre et ô combien lugubre, à pareille heure de la journée.

— Elle est partie devant... toute seule... Moi, je l'ai suivie, expliqua Macédoine en retenant ses pleurs.

— Elle voulait peut-être cueillir des champignons ou des fraises des bois ?... Nini essayait de justifier l'étrange réaction de cette inconnue.

— Mais elle déteste les champignons ! rétorqua la fillette en levant vers Nini de grands yeux surpris.

— Elle déteste les champignons ? s'étonnèrent en chœur Marc et Paupiette.

— Oui... gémit Macédoine.

Marc frottait son nez de plus en plus fort au point

que celui-ci devint rouge comme une tomate, mais aucune idée de génie ne lui vint à l'esprit.

À sa décharge, on peut dire qu'il n'est pas très courant de trouver des fillettes aux pieds de buissons fleuris en plein cœur de la forêt ! Si seulement Papa était là ! Marc se dit que Papa partait toujours quand on avait vraiment besoin de lui. En plus, il avait emmené Maman avec lui.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Nini.

Paupiette trépignait.

— On la prend avec nous !

— Bien sûr ! dit Marc. Il est hors de question qu'on la laisse ici !

La nuit tombait. Les reflets rougeâtres des pins s'étaient éteints depuis longtemps et un vent frais soufflait depuis la forêt. Les ombres des chênes s'étaient étirées et touchaient désormais de leurs pinces noires le buisson aux fleurs violettes.

— Rentrons ! ordonna Marc.

Ça lui donnait encore un peu de temps pour réfléchir à cette situation qui les avait tous surpris.

— Hé ho ! Hé ho ! On rentre à la maison ! s'écria Paupiette.

Il remonta le premier le sentier au pas de course, tout heureux de rentrer chez lui.

Nini prit la main de la fillette et l'aïda patiemment à sortir des branchages épineux. Elle se dit alors qu'elle aurait aimé avoir une petite sœur. Marc et Paupiette étaient deux bons atouts dans la famille pour la vie de tous les jours, elle pouvait jouer avec eux aux pirates ou aux Indiens, mais pour jouer à des jeux plus sérieux... il lui fallait absolument une autre fille !

Ils arrivaient déjà à la ferme de madame Chantilly. Marc pensa alors qu'il était préférable d'éviter d'entrer par la porte principale, car madame Chantilly remarquerait aussitôt, depuis la fenêtre de sa cuisine, que ce n'étaient pas trois, mais quatre

paires de jambes qui montaient l'escalier de pierre.

— Stop ! ordonna-t-il à mi-voix, en s'arrêtant à l'orée du verger. Réunion au sommet !

— Mon ventre gargouille ! protesta Paupiette, mais il obéit docilement.

— Nous devons la faire entrer en douce ! Chantilly ne doit rien savoir, sinon elle va faire un scandale. Macédoine dormira dans mon lit.

— Et toi, où dormiras-tu ? s'étonna Nini.

— Moi, je partirai à la recherche de... Clémentine ! déclara Marc en bombant fièrement le torse. Il savait désormais ce qu'il avait à faire. Oui ! Il lui fallait retrouver Clémentine à tout prix. La pauvre fillette devait sûrement pleurer, elle aussi, quelque part dans cette lugubre forêt.

— Je pars avec toi ! s'exclama Nini en faisant rebondir ses fines tresses rigolotes.

— Moi aussi ! renchérit Paupiette qui craignait de se retrouver seul, mais il se rappela aussitôt la

ténébreuse forêt et son visage s'assombrit sur-le-champ. Moi aussi, répéta-t-il, moins fort. À condition que vous ne me... perdiez pas !

— C'est ça ! On essaiera de ne pas te perdre... Et maintenant, glisse-toi par là.

Marc écarta un palis de la clôture et le maintint avec le genou jusqu'à ce que les talons de Paupiette aient disparu de l'autre côté.

— Nini et Macédoine, vous, vous entrez par la fenêtre ! Paupiette passera par l'escalier en faisant le plus de bruit possible. Moi, je vais rendre une petite visite à Tim et Tom ! Attendez mes ordres ! À plus !

Et il fila en direction de la ferme voisine.

Chapitre II

OÙ NOUS APPRENONS À QUOI PEUVENT SERVIR TROIS PAIRES DE PIEDS PROPRES

— B5 ! dit Tom en pouffant discrètement.

— Manqué ! répondit Tim. Le garçon regardait avec satisfaction la feuille à petits carreaux sur laquelle il avait judicieusement placé sa flotte.

— Dans ce cas, G9 !

— Touché ! fit Tim d'un air inquiet. Mon quatre mâts !

— C'en est fini de toi !

— C'est ça ! s'emporta Tim en cochant l'extrémité de son bateau ignoblement touché.

Tim et Tom séjournèrent, eux aussi, dans le Village des Vacances. Leur grand-mère s'était dit que le bon air de la campagne leur aiguiserait l'appétit, autrement dit qu'il leur ferait prendre

du poids et, par la même occasion, leur donnerait meilleure mine.

Nul ne sait vraiment pourquoi l'été serait propice à la prise de poids, alors que c'est la saison rêvée pour courir dans les bois et dans les prés. La grand-mère des deux garçons devait sûrement le savoir, elle, mais si Tim et Tom avaient bronzé à en devenir presque noirs, ils n'avaient pas pris un gramme pour autant !

Les deux frères s'étaient liés d'amitié avec leurs trois jeunes voisins. Ensemble, ils organisaient des concours de cracher de noyaux de cerises ou jouaient aux Indiens. La seule chose qu'ils dédaignaient faire avec eux, c'était de se promener jusqu'au Roi des Crapauds et ce, pour deux raisons :

La première, c'est qu'ils dînaient toujours à cette heure-là ;

La seconde, c'est qu'ils n'aimaient pas les crapauds (mais alors pas du tout) !

— G8, G7 et G6, dit Tom avec un grand soulagement.

Tim, faisant dépasser un bout de sa langue, s'appliquait à gommer sa défaite à quatre mâts sur sa feuille de papier quadrillé, quand soudain, il releva la tête et lança un regard noir à son frère.

— Pourquoi est-ce que tu toques ?

— Comment ça ? s'étonna Tom qui tendit alors l'oreille.

TOC. TOC. TOC.

— Ce n'est pas moi ! On dirait que quelqu'un frappe à la fenêtre !

Tom se leva lentement de sa chaise. Il saisit son arc qu'il gardait toujours à portée de main, « on ne sait jamais ! », et il se glissa furtivement jusqu'à la fenêtre. Soudain, il fit volte-face et décocha une flèche droit dans le torse de son frère.

— Mais ça va pas ! T'es malade ? hurla Tim, avant de se réfugier sous la table.

— On ne sait jamais, des fois que tu voudrais jeter un œil à mes navires !

Tom passa prudemment la tête par la fenêtre entrouverte. Rien. Il faisait noir. Au loin, on entendait le murmure des grands pins.

— Pssst... ! Tom ! C'est moi, Marc, souffla discrètement le garçon depuis le grand buisson de bardane qui poussait juste sous la fenêtre.

— Pourquoi est-ce que tu te caches ?

Tom posa son arc contre le mur de la chambre et grimpa sur l'appui de fenêtre. Pour discuter, c'était tout de même plus confortable. Tim prit place à côté de son frère et, l'instant d'après, deux paires de jambes maigrelettes chaussées de sandales pendaient dans le vide.

— J'étais obligé de toquer, chuchota Marc d'un air théâtral, en sortant la tête de sous les énormes

feuilles de bardane. Vous pouvez descendre ?

— Pour quoi faire ? demandèrent-ils en chœur.

— C'est une affaire de la plus haute importance. Personne ne doit être au courant ! On a trouvé une petite fille...

— Ben voyons, marmonna Tom. Elle est sûrement venue en vacances ici, comme nous tous !

— N'importe quoi ! s'énerva Marc qui, caché dans une position inconfortable sous les grandes feuilles, sentait déjà des fourmis dans son mollet gauche. C'est la fin des vacances ! Qui viendrait à cette époque-ci de l'année ? Nous avons trouvé cette fillette dans la forêt... Elle s'appelle Macédoine !

— Ah, répondirent d'une même voix Tim et Tom, en se lançant des regards dubitatifs.

— Nous devons retourner dans la forêt, chuchota Marc en sortant de sous la bardane. Il y a encore une deuxième fille là-bas, Clémentine, nous devons la retrouver...

— Alors, nous aussi... commença Tom, mais il jeta un œil à la forêt obscure qui se dessinait au loin et hésita un moment.

— Vous n'êtes pas obligés, s'empressa de répliquer Marc qui ne voulait pas que quelqu'un d'autre retrouve Clémentine. Nous avons juste besoin de trois paires de pieds propres.

— Propres ? s'étonnèrent les garçons.

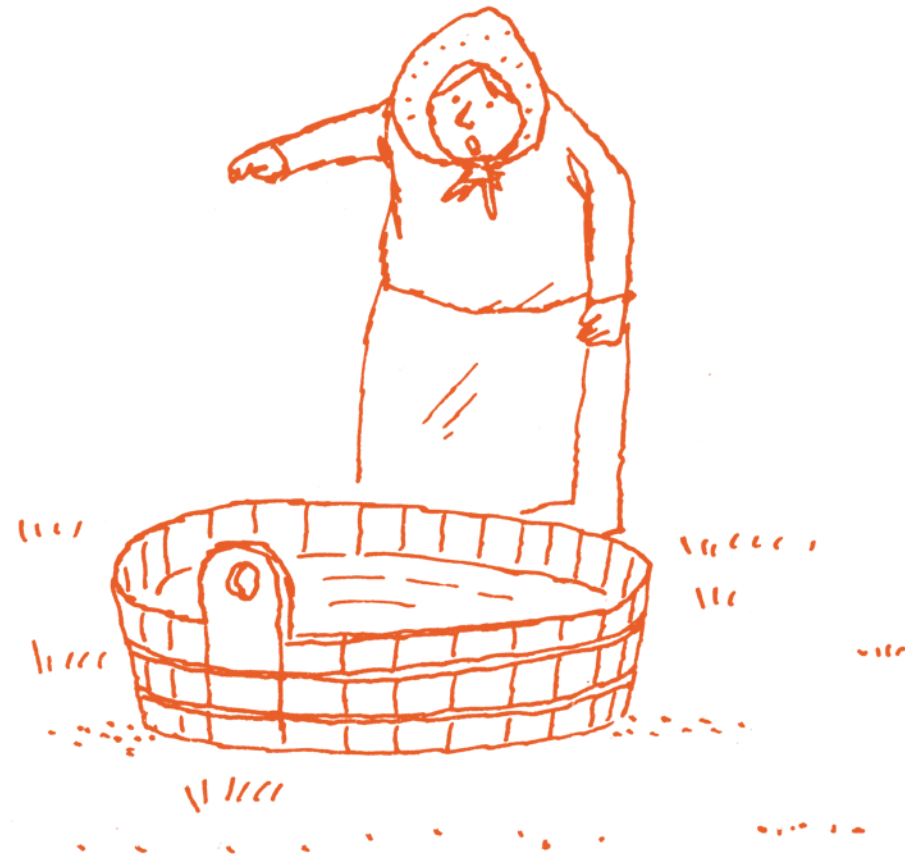
La stupéfaction des deux frères, nettement perceptible dans leurs voix, n'était pas sans fondement. En effet, comment des pieds pouvaient-ils rester propres quand ils couraient à longueur de journée à travers la forêt, dans les sentiers poussiéreux, dans les terrains marécageux et dans les prés mouillés par la rosée ? C'était tout à fait improbable ! Mais ce serait une grosse erreur de croire que le Village des Vacances était privé d'eau et que l'on ne pouvait pas s'y laver le soir ! Il y avait de l'eau ! Le puits profond de madame Mathieu regorgeait d'une

eau fraîche et cristalline. Il suffisait de vouloir se laver. Le problème, c'est que la plupart du temps, les deux frères n'avaient aucune, mais alors vraiment aucune envie de se laver ! Madame Mathieu avait beau remplir sa grande bassine, qui pouvait contenir au moins six petits cochons comme Tim et Tom, les deux frères trouvaient toujours une excuse. Et voilà que Marc leur demandait d'avoir les pieds propres !

— Pourquoi ? demandèrent-ils en chœur, mais cette fois avec moins d'intérêt.



**LES DEUX FRÈRES
TROUVAIENT TOUJOURS
UNE EXCUSE**



— C'est à cause de Chantilly, souffla Marc d'une voix grave. Elle nous inspecte toujours les pieds avant d'aller dormir !

Eh oui ! C'était la vérité. Madame Chantilly, à qui les trois enfants avaient été confiés, remplissait sa mission convenablement... jusqu'à un certain point. Avant que les enfants ne s'endorment, la vieille femme entrait dans leur chambre, appuyait sur l'interrupteur et, à la faible lueur de l'ampoule haut perchée, elle vérifiait la propreté des trois paires de pieds qui dépassaient des barreaux métalliques des lits, spécialement à cet effet. L'identité des enfants couchés dans les lits était si évidente pour madame Chantilly qu'elle ne se posait pas plus de question. Bien évidemment, l'affaire se serait avérée plus compliquée s'il était venu à l'esprit de la vieille femme de vérifier la propreté des oreilles ! Mais jusqu'à présent, ça ne lui était jamais arrivé.

— Quel horreur ! soupirèrent les deux frères en examinant leurs pieds noirs.

— Vous devez nous remplacer dans nos lits, expliqua Marc. Et quand Chantilly entrera...

— Eh ! Ça veut dire qu'on dormira à votre place ? s'écria joyeusement Tim.

— Oui, si on veut. Nous allons bientôt partir pour la forêt.

— Ah, répondirent-ils à nouveau en chœur avant de s'interroger du regard.

« Ça peut être amusant » se dit Tom. Il rêvait d'une aventure à raconter à la rentrée des classes qui pimenterait ses souvenirs de vacances jusqu'à présent très banals. « C'est peut-être une chance ? » pensa Tim qui désirait ardemment être meilleur que son frère, au moins une fois. Tom ! Tom ! C'était toujours lui le plus fort ! C'est lui qui était devenu Grand Cafard, le chef indien à qui Tim devait se soumettre qu'il le veuille ou non.

— Alors ? murmura Marc, un peu inquiet.

— C'est d'accord ! s'écrièrent les garçons à l'unisson, un peu trop fort si l'on considère que l'affaire devait rester très secrète.

— Alors, écoutez-moi, chuchota Marc. (Son mollet droit était déjà tout engourdi et sa nuque s'était raidie à force de lever la tête.) Il y aura deux lits de libre pour vous. Le troisième sera occupé par Macédoine...

— Ah oui ! À la place de Nini, devina Tim.

— Oui ! Et faites bien dépasser vos pieds du lit. Vos pieds propres ! précisa Marc d'un ton menaçant. Sinon, c'est râpé ! Maintenant, je retourne chez moi pour préparer le plan d'action. Vous entrerez par la fenêtre, pile à vingt-et-une heures trente. Chantilly arrive toujours à vingt-deux heures.

— Hé ! appela Tom, qui voulait en savoir plus sur Macédoine et Clémentine, mais Marc était déjà loin.

Le vent, qui s'était soudain levé, balayait de son souffle puissant les buissons de jasmin. Au loin, les pins, à peine visibles dans le noir de la nuit, agitaient leurs longues ramures comme pour se saluer les uns les autres.

— J'aurais pas envie d'y aller, avoua courageusement Tim, en espérant l'approbation de son frère.

— Eh bien moi, si, rétorqua Tom d'un air dédaigneux.

Il se retourna et sauta sur le sol de sa chambre. Tim fit de même.

— Pourquoi ?

— Comment ça « pourquoi » ?

— Eh bien, pourquoi t'aurais envie d'y aller ?

— Dans la forêt ? Et pourquoi ce serait à eux seuls de retrouver la fille ? Moi aussi, je pourrais le faire ! En plus, on reçoit toujours des médailles pour des actes de ce genre.

— Quelles médailles ? s'étonna Tim.

— La médaille du courage !

Tim poussa un profond soupir. C'était un bon argument. Il savait, par expérience, qu'il suivrait Tom jusque dans la forêt obscure. La tentation était plus forte que la peur. Restaient les pieds...

— On les lave avec quoi ? demanda-t-il, après s'être souvenu qu'ils avaient jeté leur savon, la veille, dans les buissons.

— Avec de la lessive, peut-être ? Ou avec la poudre qu'utilise madame Mathieu pour récurer ses casseroles...

— D'accord, on y va !

Ils se glissèrent sans bruit dans le vestibule. La porte de la cuisine était entrouverte. Tim observa prudemment par l'interstice. Ne voyant personne, il se faufila à l'intérieur et subtilisa le pot de poudre à récurer posé sur la cuisinière.

— Et maintenant, sortons vite !

Un instant plus tard, tous deux frottaient leurs pieds dans une bassine pleine d'eau de pluie, de chenilles vertes et de feuilles mortes.

— Jusqu'aux genoux, ça devrait suffire, hein ? plaida Tim, en agitant ses pieds en l'air pour qu'ils sèchent plus vite.

— Et maintenant, écoute-moi bien ! (Tom leva son index exactement comme l'aurait fait un professeur.) Dès que Chantilly aura quitté la chambre, on sort par la fenêtre et on part à la recherche de la fille...

— Tu crois qu'on sera plus rapide qu'eux ?

— C'est sûr ! Paupiette est plus lent qu'une tortue ! Ils vont perdre du temps ! ricana Tom.

Puisque la question des pieds propres, la plus délicate en principe, était réglée, rien ne s'opposait à ce que les deux frères traversent la cour, silencieusement et le plus discrètement possible, pour rejoindre le sentier qui reliait les deux propriétés.

C'était un chemin étroit et sablonneux que Nini appelait «l'Allée des Vainqueurs» ou «l'Allée des Vaincus», selon qu'avec ses frères, elle gagnait ou pas les batailles engagées avec ses jeunes voisins. Tandis qu'ils longeaient ce sentier, les deux garçons pensaient à la même chose, mais de façon totalement opposée. Tom se demandait s'il ne fallait pas prévenir un adulte. Oui, mais qui ? Ses parents étaient partis, comme on dit, par monts et par vaux... Madame Mathieu ? Non ! Hors de question ! Il entendait déjà ses vociférations à la seule évocation de leur petite virée de nuit. D'un autre côté, l'idée de recevoir une médaille du courage le tentait vraiment ! Tim avait sûrement la trouille. Il n'avait aucun doute là-dessus. Lui, Tom, allait devoir endosser l'entière responsabilité de cette expédition, comme toujours. C'était ainsi... Il fallait qu'il dirige ce binôme dont il était à la fois le membre et le chef. L'expédition ne serait pas

des plus simples. Il faisait noir. En plus, ils étaient censés rester avec cette... comment s'appelait-elle déjà ? Ah oui ! Macédoine. Quel curieux nom ! Il lui évoquait une salade qu'il mangeait parfois en entrée. Des cubes de légumes avec du céleri ! Beurk ! Heureusement, cette fois, il s'agissait d'une fillette. Le problème, c'est qu'ils ne devaient pas la laisser seule. Bah ! Elle resterait à la maison, c'était déjà ça. Bien au chaud dans son lit ! Il fallait la questionner sur la deuxième fille perdue dans la forêt... Bonne idée ! Ça leur permettrait peut-être de mieux situer l'endroit où elle avait disparu. Dans ce cas, ils arriveraient plus vite à la retrouver. Bien avant les autres. Ils devaient absolument les devancer pour révéler au grand jour leur victoire écrasante et définitive sur eux !

Pendant ce temps, Tim se demandait ce que la pauvre fille faisait toute seule dans cette sinistre forêt. Et s'il avait été à sa place ? Bien sûr, personne

ne pouvait le perdre dans la forêt, il était déjà grand, mais tout de même... Qu'aurait-il fait ? Il aurait eu peur ! C'est certain !

Les garçons pressèrent le pas.

— Quelle heure est-il, à ton avis ? demanda Tom.

Tim leva la tête et scruta les étoiles.

— Si le soleil n'était pas déjà couché, j'aurais pu te le dire, mais là, il fait bien trop noir !

— Tant pis, rétorqua Tom qui luttait contre le palis de la clôture du verger, à l'endroit où ils avaient l'habitude de se faufiler.

Ils traversèrent les buissons de framboisiers. Tom s'arrêta un instant sous le prunier et cueillit deux gros fruits.

— Tiens, mais dépêche-toi de l'avalier !

— Pouuuquoi ? bredouilla Tim, la bouche pleine.

Il s'arrêta et sortit un mouchoir des profondeurs de sa poche. Il essuya rapidement le jus qui coulait sur son menton et s'empessa de rattraper Tom.

Les autres les attendaient déjà. Cachés sous la fenêtre, ils leur adressaient discrètement des signes pour les informer que la voie était libre.

— Surtout ne lui faites pas peur ! souffla Nini à l'oreille de Tim. Elle pleure pour un rien.

L'instant d'après, Nini n'était plus là. « Exactement comme si elle s'était évaporée ! » se dit Tim, mais il n'eut pas le temps de réfléchir plus longtemps à la question, car Tom lui faisait déjà signe de le rejoindre.

Ils enjambèrent l'appui de fenêtre et, sur la pointe des pieds, ils s'approchèrent du lit sur lequel était assise Macédoine, l'air un peu inquiet.

— Salut ! fit Tom, en se balançant d'un pied sur l'autre.

Il n'était pas du tout à l'aise, mais sa réaction n'avait rien d'étonnant. Tom et Tim n'avaient pas de sœur et ils ne se mêlaient jamais aux filles. Nini, c'était une autre histoire. D'abord, c'était la sœur

de Marc et de Paupiette qui étaient des copains. En plus, elle était si différente des autres ! Elle ne pleurnichait jamais et n'avait pas sa pareille pour se déplacer sans bruit !

— Salut ! dit à son tour Tim avant de s'asseoir sur le bord du lit.

— Tu sais ce que tu as à faire ? demanda Tom.

— Oui, souffla Macédoine et elle se cacha aussitôt sous la couette, en faisant dépasser uniquement ses petits pieds nus à travers les barreaux métalliques du lit.

— Super ! À toi, Tim. File sous la couverture.

L'instant d'après, ils étaient tous couchés. Il était grand temps car ils entendirent bientôt la voix de madame Chantilly qui disait au revoir à l'une de ses amies sur le seuil de la porte.

Le cœur battant, les trois enfants attendaient le moment où la vieille femme allumerait la lumière. Ils avaient si peur qu'ils ne l'entendirent même pas arriver.

— Vous dormez, mes canailles ? La voix de madame Chantilly résonna comme l'écho du tonnerre. Vos pieds sont-ils propres ? C'est bien. Tiens ! On dirait bien qu'un orage s' prépare...

Et la lumière s'éteignit. Ils étaient sauvés ! Tom patienta un moment, puis donna le signal à Tim. Macédoine sortit la tête de sous sa couette et regarda les frères d'un air étonné.

— Vous y allez, vous aussi ?

— Bien sûr ! Dis-nous seulement comment est habillée cette... Clémentine.

— Habillée ? Macédoine ouvrit sa bouche de stupéfaction.

— Ben oui, dis-nous au moins la couleur ?

— Gris, mais...

— La vache ! Du gris alors que dehors, il fait si noir ! s'inquiéta Tom.

— Mais elle porte un foulard rouge sur la tête ! Clémentine n'aime que le rouge. À moins qu'elle

ne l'ait perdu. Elle perd toujours ses foulards ! sanglota Macédoine.

— Chut ! Ne pleure pas ! On va sûrement la retrouver !

— Et on te la ramènera ici.

Tim se dit alors que rien n'était sûr, mais au même moment Tom le tira par le pantalon. Ils saluèrent la petite fille de la main et se retrouvèrent d'un bond dans le verger.

Le vent soufflait fort. Un inquiétant nuage d'un gris argenté arrivait de la ville. Tim scruta le ciel et se rappela à quel point l'orage lui faisait peur, mais il eut honte de l'avouer à son frère. De son côté, Tom pensait exactement la même chose. Ils poussèrent tous deux un discret soupir avant de s'engager sur le sentier qui se dessinait à peine dans l'obscurité.

Chapitre III

OÙ NOUS APPRENNONS À QUOI MÊME L'ESPIONNAGE DE CONVERSATIONS TÉLÉPHONIQUES

Les bandits se rapprochent. Anatole court aussi vite qu'il peut. Pourvu qu'il atteigne à temps la maison qui se profile à l'horizon ! Les bandits accélèrent. Ils sont à deux pas du garçon. Tolo sent même sur sa nuque le souffle court du plus dangereux d'entre eux.

DRRRING ! DRRRING !

Qu'est-ce que c'est ? Le klaxon d'une voiture ?
Où est la maison ? Où sont passés les bandits ?

DRRRING !

Tolo se redressa d'un coup dans son lit. Alors ce n'était qu'un cauchemar ? Un horrible cauchemar avec des bandits ! Les yeux écarquillés, le garçon scruta le rectangle à peine visible de sa fenêtre. Dehors, il faisait nuit noire.

DRRRING !!!



LES BANDITS SE RAPPROCHENT



La sonnerie insistante vrilla son crâne. C'était le téléphone ! Dans le bureau de Papa ! Comme d'habitude, il ne l'entendait pas !

Tolo bondit hors de son lit et se précipita vers la porte, quand, dans la pièce voisine, il entendit les frottements caractéristiques que faisaient chaque matin les pantoufles de son père. Tolo entrouvrit la porte et passa sa tête hirsute.

— Allô ? Oui. Ici, le sergent Bipe. Que se passe-t-il ? Comment ? Je n'entends rien !

Tolo frissonna car il était pieds nus. Dehors, le vent s'était levé et faisait claquer les volets. « Il va y avoir de l'orage » se dit-il en trépignant. « Qui peut bien téléphoner en pleine nuit ? Il s'est peut-être passé quelque chose d'intéressant ? »

— Allô ! hurla le sergent Bipe, en tapotant nerveusement la fourche du téléphone. Qui a disparu ? Un enfant ? Quel enfant ? Comment dites-vous ? Je ne vous entends pas...

Ah ça ! Ça n'était encore jamais arrivé. Tolo rejoignit discrètement son lit et enfila ses vieux chaussons. Il s'enroula dans sa couverture et regagna son poste près de la porte. Cette affaire s'annonçait captivante. Un enfant ! Où avait bien pu disparaître cet enfant ? Et de qui s'agissait-il ? Le garçon jeta un œil par la porte entrouverte et vit son père souffler nerveusement dans le combiné du téléphone. Papa était en pyjama. Qu'il avait l'air drôle ! Ainsi vêtu, il n'avait rien d'un sergent de la police nationale ! Papa en uniforme, c'était tout autre chose !

Bien sûr, Tolo était très fier d'avoir un papa policier, mais au fond de lui, il se disait qu'au quotidien, ses méthodes de travail n'avaient pas grand-chose à voir avec celles d'un détective !

Le poste de police de Lésanges était loin de ressembler au superbe bureau du célèbre détective londonien Sherlock Holmes, dont Tolo avait suivi

les aventures à la télévision. Qui plus est, Papa ne voulait pas fumer la pipe que Tolo lui avait achetée pour son anniversaire avec ses économies. La pipe, ce n'était rien du tout. Le pire, c'est que Papa n'avait jamais tenu un seul violon entre les mains !

Le téléphone crachotait toujours des sons étranges et, malgré le combiné pressé contre son oreille, Papa n'entendait rien, mais alors rien de ce qu'on lui disait. Le brouhaha qui s'échappait de l'écouteur assourdissait tout.

— Allô ! Alors dites-moi ce qu'il y a avec cet enfant ! Ah ! C'est une fille. Où est-elle partie ? Dans la forêt ?

Dans la forêt ! Tolo s'accroupit de stupeur. Cette fillette était partie dans la forêt en pleine nuit ! Mais pourquoi ? N'avait-elle pas peur ? En général, les filles ont la frousse de se déplacer dans le noir toutes seules, même chez elles. C'est bien connu. Alors dans la forêt !

— Comment ? Elle a suivi quelqu'un ? Clémentine ? Qui est cette Clémentine ? Allô ? Allô !

La communication fut interrompue, comme si quelqu'un avait coupé le câble du téléphone. Le sergent Bipe souffla encore à plusieurs reprises dans le combiné, en vain. Le téléphone restait muet. Le sergent plissa le front et grogna des paroles que Tolo ne pouvait pas entendre à cette distance. Et c'est tant mieux, car les mots qui se déversaient en cascades de la bouche de Papa à l'adresse des téléphones et des nouvelles technologies, du progrès en particulier, n'étaient guère convenables pour les oreilles de Tolo qui, quoi qu'on en dise, était encore un enfant.

— C'est un scandale ! Qu'est-ce que c'est que ce communiqué ! s'énerma le sergent.

Tolo poussa un peu plus la porte et se dépêtra de sa couverture. Il ne pouvait s'empêcher de se demander ce que pouvait faire cette fillette dans la forêt.